

Pourquoi lire *Liberté*?

Blandine Campion

Volume 41, numéro 5 (245), octobre 1999

Liberté a 40 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campion, B. (1999). Pourquoi lire *Liberté*? *Liberté*, 41(5), 12–15.

BLANDINE CAMPION

POURQUOI LIRE *LIBERTÉ* ?

À l'heure des bilans, la question semble légitime. Pourquoi lire *Liberté* ? Répondre à cette question de manière générale, se mettre à la place des centaines, des milliers même de lecteurs qui, depuis 40 ans, se sont plongés dans les pages de la revue ou de ceux qui, dans l'avenir, y trouveront de quoi nourrir aussi bien leur plaisir que leur réflexion, me semblerait quelque peu présomptueux. D'autant plus que la revue, par son esprit d'ouverture et de diversité, est susceptible de rejoindre toutes sortes de lecteurs, pour toutes sortes de raisons, qui ont pu varier au fil des années. C'est pourquoi je ne peux que répondre partiellement, personnellement : pourquoi est-ce que je lis *Liberté* ?

Ma réponse à cette question est largement tributaire, selon la formule consacrée, du *lieu* d'où je parle, ou, en l'occurrence, de celui d'où je viens. En 1992, jeune étudiante française épuisée (morale autant que physiquement) par cinq années d'études universitaires uniquement consacrées à la sacro-sainte littérature de mon pays et fraîchement débarquée au Québec, je désirais ardemment partir à la découverte de la littérature et de la culture québécoises, que je n'avais eu l'occasion d'approcher que de loin en loin, par le biais de maigres articles ou de rares romans dégotés non sans peine sur les rayons, pourtant bien fournis, des librairies

toulousaines... Je suis sûre que vous imaginez sans mal le tableau que je tente de broser sous vos yeux.

Une fois revenue du premier choc culturel, je me mis, si l'on peut dire, au travail. J'arpentais les rues du Quartier latin, hantais la bibliothèque de l'UQAM, passais mon temps dans les librairies d'occasion où je fis de véritables razzias... J'eus aussi, bien entendu, l'occasion de rencontrer nombre de professeurs fort accueillants qui me guidèrent dans mes recherches encore balbutiantes et m'offrirent de précieux conseils de lecture. Je dévorais roman sur roman, me gavais de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un ouvrage critique sur la littérature et la culture québécoises. La revue *Liberté* fut ainsi un des médias à travers lesquels j'ai pu entrevoir, apprendre, comprendre, ce qui faisait la spécificité culturelle de la société au sein de laquelle je tentais de m'intégrer. Plus j'avancais sur mon parcours, plus je découvrais la qualité et la valeur des textes que recelaient les pages de cette revue inconnue de moi mais dont la réputation n'était plus à faire. Sur des questions aussi variées et aussi complexes, je le compris vite, que celles de la langue, de l'enseignement de la littérature québécoise, de l'institution littéraire, de la place de l'intellectuel dans la société québécoise, qui ont toutes fait l'objet de numéros spéciaux, la revue m'a offert des pistes de réflexion, des constats pertinents, énoncés par ceux et celles qui se trouvaient au cœur de ces débats et dont je commençais à reconnaître peu à peu les noms, sinon le style. Ce fut là mon premier contact fructueux avec la revue.

Avec les années, lorsque mes connaissances et mon expérience ont grandi, je suis passée du statut de simple spectatrice, d'étudiante en échange interuniversitaire qui sait qu'elle va rentrer de toute façon, à celui de chercheur et... de « québécoophile » enthousiaste. Durant mes études à l'Université de Montréal, en vue de l'obtention d'un doctorat en littérature québécoise, j'ai sans cesse

cherché à approfondir, à affiner ma perception de la littérature et de la culture d'ici, que je voulais faire miennes désormais. La lecture de *Liberté* a, une fois de plus, été un atout considérable pour moi. Du fait même de mon appartenance à une autre culture, non dénuée d'ailleurs de préjugés, de lieux communs, je me devais de me familiariser avec ces voix qui, parlant de l'intérieur, étaient à même non seulement de me montrer le chemin, de m'informer, mais aussi de m'ouvrir de nouvelles perspectives, d'agrandir mes horizons. J'ai donc utilisé la revue comme un outil de recherche, comme on le ferait d'une personne ressource, mais avec la chance d'avoir à ma disposition, dans un même lieu, des dizaines de voix, de regards, de positions critiques ou théoriques : ceux de François Ricard, Fernand Ouellette, André Belleau, Gilles Marcotte, André Brochu, Pierre Vadeboncœur, Jean Larose, Marie-Andrée Lamontagne, François Hébert, André Goulet, qui n'étaient plus alors de simples noms inscrits sur la couverture d'ouvrages jaunissant sur les rayons d'une bibliothèque ou bien de ceux qu'il faut impérativement citer en note de bas de page dans un mémoire... La lecture de la revue, dans la mesure où elle accueille régulièrement les actes de la Rencontre internationale des écrivains, en plus de ses numéros habituels, m'a permis de me familiariser avec les noms de ceux et celles qui faisaient la littérature d'ici, ces hommes et ces femmes qui exprimaient clairement, passionnément, non sans esprit de polémique parfois, leurs liens avec le milieu, avec la pratique scripturale, qui offraient leur fiction à ma soif, intarissable, de découverte : Hélène Dorion, Jacques Brault, François Charron, Denise Desautels, Naïm Kattan et tant d'autres dont je pouvais déguster les textes par petites doses, à mon rythme, tout en savourant un café rue Saint-Denis...

Par la suite, la revue *Liberté* a fini par faire partie de mon propre horizon culturel, de mes habitudes de

lecture. Et ce fut à mon tour d'en recommander la lecture à d'autres étudiants, québécois ou non, qui s'intéressaient eux aussi à ce qui se fait ici sur le plan intellectuel. Je pus alors discuter de tel ou tel article, de telle ou telle fiction avec des collègues et amis. Mais l'une des étapes essentielles dans mon rapport de familiarité grandissante avec la revue survint lorsque, m'intégrant peu à peu dans le milieu littéraire québécois, j'ai fini par mettre des visages sur ces voix qui m'avaient si souvent accompagnée dans mon cheminement aussi bien personnel (pour comprendre ma société d'adoption) qu'intellectuel ou même professionnel. Cela m'a rendu la revue encore plus attachante, plus appréciable.

Devenue professeur de littérature québécoise, je continue à puiser dans les pages de la revue de quoi m'inspirer, de quoi explorer plus avant les sujets abordés en classe avec les étudiants, comme ce fut notamment le cas avec le numéro de juin 1998 consacré à Rina Lasnier (un exemple parmi tant d'autres), même si je ne me suis jamais abonnée... En effet, je continue à apprécier le petit plaisir qui consiste à attendre la sortie d'un numéro, à le chercher dans les rayons des librairies et à prendre le temps de le déguster devant une tasse d'espresso, au rythme de mes pérégrinations urbaines.

Aujourd'hui, je suis donc une lectrice de *Liberté*. Je ne peux certes revendiquer le titre de « vieille » lectrice, mais je suis fidèle à ce sens de la rigueur, à cette ouverture d'esprit, à cet humour parfois corrosif qui habitent les pages de la revue. Mon oreille s'est accommodée à cette voix, à ce ton si particulier qui émane de la revue, sans jamais étouffer la note particulière de chacun des collaborateurs.

Alors, pourquoi est-ce que je lis *Liberté*? Tout simplement parce que j'y trouve ce que je cherche et, ce qui est encore plus précieux, ce que je ne cherche pas.